

GILA LUSTIGER

# Les Insatiables

roman traduit de l'allemand  
par Isabelle Liber

*ACTES SUD*



*Vint enfin un temps où tout ce que les hommes avaient regardé comme inaliénable devint objet d'échange, de trafic et pouvait s'aliéner. C'est le temps où les choses mêmes qui jusqu'alors étaient communiquées, mais jamais échangées ; données mais jamais vendues ; acquises, mais jamais achetées – vertu, amour, opinion, science, conscience, etc., – où tout enfin passa dans le commerce.*

KARL MARX

Bien que ce roman soit inspiré de faits réels, son intrigue et ses personnages sont fictifs.

## PREMIÈRE PARTIE



Il avait plu pendant des heures, mais aux premières lueurs de l'aube, l'humidité s'était évaporée sans laisser de trace. Paris, cette ville assurément faite pour le soleil, resplendissait sous un ciel bleu immaculé. La lumière ondoyait sur la Seine, un bateau rempli de touristes inertes passait sous un pont. Les quais semblaient avoir été blanchis à la chaux. Ailleurs aussi, la lumière éclatante du matin avait englouti les couleurs. Il ne restait plus que le clair et l'obscur, le blanc, l'ocre et le bleu. Et là-bas, où les arbres poussaient en rang ordonné, quelques taches de vert.

Marc promena son regard jusqu'aux berges. Voitures, camionnettes de livraison, autobus, motos : du bruit et, partout, l'impatience. La circulation était encore plus ou moins fluide, mais le vacarme des véhicules sur les voies pavées des bords de Seine était déjà si assourdissant que Pierre, à ses côtés, avait dû interrompre sa conversation téléphonique plusieurs fois et attendre le feu rouge pour continuer. Marc l'entendit demander à sa secrétaire d'envoyer un jeune journaliste au Palais-Bourbon, où les agriculteurs manifestaient. Évidemment, il aurait aussi pu appeler le rédacteur responsable du dossier, mais tout passait toujours par Anaïs. Elle avait beau avoir moins de trente ans, elle incarnait pour lui une sorte de figure maternelle.

Au feu vert, le bus touristique rouge qui semblait boucher toute la largeur des guichets du Louvre démarra et passa lentement devant eux. Depuis le premier étage panoramique, quelques visages

blafards barrés de lunettes de soleil surdimensionnées se tournèrent vers eux comme à la recherche d'une attraction de plus dans une ville qui en comptait déjà tant. Un enfant agita la main et Marc répondit d'un geste, tandis que Pierre expliquait à sa secrétaire pourquoi il ne voulait consacrer que dix lignes, pas plus, aux fruits et aux bouses de vache que les agriculteurs allaient déverser devant le Parlement – pour leur quatrième manifestation de l'année.

“Au vingt-heures, ils n'auront même pas trente secondes”, fit-il remarquer. Marc savait que son rédacteur en chef ne cherchait pas tant à se justifier aux yeux d'Anaïs qu'à lutter contre sa mauvaise conscience, et qu'Anaïs, aimable et patiente comme elle l'était, trouverait les mots pour qu'il puisse aborder sereinement l'après-midi. Le bus franchit le pont en cahotant et prit à droite en direction du musée d'Orsay. Sous les arcades, un Indien ou un Pakistanais qui avait installé son commerce à l'ombre leur tendit une bouteille d'eau au prix exorbitant de trois euros cinquante. Marc le connaissait. Il l'avait déjà croisé plusieurs fois. En automne, l'homme aux cheveux noirs et aux grandes dents dans un visage osseux vendait des parapluies *made in China* devant le Louvre et, le soir, il écumait les terrasses du quartier avec des roses de Hollande. Marc refusa d'un geste de la main et le vendeur replaça la bouteille dans la bassine remplie de glace, l'œil à l'affût des touristes.

Presque midi et demi. Tout le monde courait après quelque chose. Il n'y avait que lui, Marc Rappaport, à flâner sur un pont et à prendre le temps de regarder tout autour. À cette heure-ci, le pont, les arbres, la rive, ce trottoir dont le soleil avait chassé toute ombre pour en faire un creuset de lumière – tout lui appartenait.

Ils avaient prévu de déjeuner chez Lipp, comme tous les mardis, mais en prévision de la manif, les CRS avaient bouclé le boulevard Saint-Germain. Marc avait compté quatorze véhicules d'intervention. Du coin de l'œil, il avait vu les policiers prendre possession du quartier, descendre des cars avec leurs casques, leurs boucliers et leurs matraques, se déployer dans toute la rue et attendre, les traits tendus, qu'on leur donne l'ordre d'intervenir. Marc et Pierre avaient aussitôt opté pour un repli stratégique dans un autre quartier car ils tenaient tous deux en aversion les hommes en bleu foncé. Ils les voyaient comme les voyaient d'anciens sympathisants



du Mouvement autonome, qui avaient eux-mêmes eu dans leur jeunesse quelques différends avec les autorités et considéraient aujourd'hui comme le pire des affronts qu'on les laisse passer comme ça, sans même leur demander leurs papiers. Vieillir était inévitable, d'accord, mais à quarante ans tout juste révolus, voilà que dans leurs tenues gris foncé, ils semblaient soudain aussi inoffensifs qu'autrefois leurs pères dans leurs costumes bien taillés.

“Envoie aussi quelqu'un pour faire des photos, on ne sait jamais, au cas où ça dégénérerait, dit Pierre à Anaïs, puis, en jetant un coup d'œil à Marc : On va où, en fait ?

— Rue Sainte-Anne”, répondit Marc.

Il y a quelques années encore, on allait là pour se faire masser dans l'un des nombreux salons qui jalonnaient la rue. Mais une ville change plus vite que le cœur d'un mortel, Baudelaire le savait. Les clubs gays avaient fermé et, sans qu'on sût pourquoi, cela avait été au tour des restaurants japonais d'envahir le quartier.

## 2

La prostituée s'appelait Émilie Thevenin. Marc avait passé une bonne demi-heure à téléphoner ici et là pour dénicher une information qu'il n'était même pas certain d'utiliser. Après tout, qui voulait vraiment connaître le nom d'une pute étranglée presque trente ans auparavant ? D'autres se seraient contentés d'appeler Émilie “la victime”, mais ceux-là n'avaient pas son talent.

Elle n'avait même pas fêté ses vingt ans. Il ne savait presque rien d'elle – seulement qu'elle venait d'une petite ville de province et qu'elle était partie à Paris à dix-huit ans pour étudier l'histoire à la Sorbonne –, mais il aurait pu retracer dans les moindres détails la façon dont les choses s'étaient déroulées. Il l'imaginait, en plus de ses études, tenter de gagner sa vie comme vendeuse (ou comme serveuse). Et puis, un week-end ou un autre, dans une discothèque ou une autre, rencontrer une vieille amie. Se laisser convaincre d'essayer – Allez, rien qu'une fois, pour voir. Pas de quoi en faire toute une histoire, hein, il faut envisager les choses calmement.

Subir les lubies d'un chef toute la sainte journée, c'est vraiment ce qu'elle veut ? Quelle idée de se tuer comme ça à la tâche pour un salaire de misère ! Où est le mal, pourquoi ne pas faire jouir quelques hommes d'affaires friqués et savourer en plus (bonus de l'escort) bons vins et bonne chère ? Elle ne va quand même pas rester vierge pour le seul et l'unique ? Ah ! Alors... – et, pour finir, se convaincre elle-même d'être fière de son choix. Non, elle n'est pas de ces femmes à la dérive qu'on force à la prostitution. Pas elle. Elle couche de son plein gré, contre un dédommagement qu'on peut qualifier de significatif. Car elle est jeune, cultivée (en première année d'histoire), française, jolie. Et si quelqu'un trouve quelque chose à y redire, c'est par mesquinerie, voilà tout. Avec un corps sans défauts, une fraîcheur et une naïveté toutes juvéniles, elle a accès au monde de l'argent facile, sans parler de la liberté de pouvoir choisir ses horaires ; oui, elle peut s'y faire. Et l'expérience aurait même pu durer encore un an ou deux, peut-être plus, si au mois de mai, en fin d'après-midi, Gilles Neuhart, employé de banque, ne l'avait pas étranglée. Frappée, attachée, violée, étranglée.

Assassinée.

### 3

Après la soupe miso, ils attaquaient maintenant la salade de chou décorée d'une tranche de concombre défraîchie. D'ici les sushis, Marc devrait avoir convaincu Pierre, son ami de longue date et rédacteur en chef, qu'à partir d'un communiqué d'à peine quelques lignes, il y avait de quoi faire un article plus fourni. L'encart avait paru sous un titre terriblement banal. Quelque part en page quatre. Sans mention de l'auteur.

#### UN MEURTRIER IDENTIFIÉ 27 ANS APRÈS LE CRIME

D'après les déclarations de la police judiciaire, une analyse ADN aurait permis d'élucider un meurtre commis il y a 27 ans.

En 1984, une prostituée de 19 ans avait été violée et assassinée dans un appartement du boulevard Edgar-Quinet où elle travaillait. Grâce aux nouvelles méthodes d'investigation criminelle, l'état s'est resserré sur un employé de banque de 48 ans. Âgé de 21 ans au moment des faits, il aurait frappé la prostituée, puis l'aurait violée et étranglée avec un bas en nylon. "Sur la base d'analyses génétiques poussées, nous avons tout lieu de penser que le suspect est aussi le coupable recherché", a confirmé le commissaire Carletti, précisant que la police avait trouvé sur le bas des particules de peau ayant clairement pu être attribuées au meurtrier supposé.

Pendant que Pierre se concentrait sur les gestes experts du cuisinier occupé à étaler sur une natte noire les feuilles brunes et luisantes de nori, Marc, même s'il savait que ça ne menait à rien, entreprit de lui raconter l'histoire du meurtrier supposé, Gilles Neuhart.

Jusqu'à il y a deux jours, avec sa femme et leur fille de dix-neuf ans, l'homme vivait une vie sans histoire dans un quatre-pièces avec balcon, à Clamart. Tous les matins, il prenait le train de 8 h 35 pour Paris, descendait sept minutes plus tard à la gare Montparnasse, pas très loin d'ailleurs de l'appartement où, trente-sept ans auparavant, il avait étranglé et abandonné sur son lit la jeune Émilie. Ensuite, la ligne 4 l'emmenait jusqu'à Saint-Michel, soit tout près de l'agence bancaire où il travaillait sans grande ambition depuis treize ans. Presque tous les jours, avant de commencer sa journée, Neuhart buvait un petit noir en lisant le journal au comptoir d'un café du boulevard, parlait avec le patron et un autre habitué de ce qui se passait dans le monde et râlait contre le gouvernement. Presque tous les midis, il commandait le menu A au chinois du coin. Et presque chaque soir, avant de monter dans le train de 19 h 01 ou dans celui de 19 h 16, il buvait une bière accoudé au zinc d'un bistrot, près de la gare Montparnasse. Tous les lundis, il jouait au tennis avec un collègue. Mangeait tous les mardis avec sa fille au restaurant libanais le plus proche de la fac. Allait au cinéma avec sa femme tous les jeudis après le travail. Et tous les premiers vendredis du mois chez le coiffeur. Cela depuis maintenant

treize ans. Le même café, le même train, le même journal, le même menu, le même coiffeur... Une vie figée dans les rituels. À la banque aussi, Neuhart avait ses petites manies. Comme la cigarette de dix heures trente précises, sur le trottoir, entre la boîte aux lettres et le fleuriste. Marc en était arrivé à la conclusion que la vie de Neuhart était faite d'une succession de petits moments soigneusement planifiés. Moments qui, à leur tour, pouvaient être répartis en deux catégories : les devoirs et les plaisirs simples que Neuhart s'accordait avec la minutie d'un être maniaque bourré d'habitudes.

Marc avait un vrai don pour dénicher les histoires qui avaient plus de potentiel qu'on aurait pu le croire à première vue. Et là, il le sentait : il y avait encore beaucoup de choses à découvrir. Il avait un peu fouiné, beaucoup téléphoné et posé des tas de questions, il avait passé en revue les voisins et les collègues de bureau. Il avait profité de leur émotion – on n'apprenait quand même pas tous les jours qu'on avait vécu et travaillé à côté d'un assassin –, mais il avait rencontré partout la même incompréhension. Gilles Neuhart était considéré comme un collègue fiable. Un voisin serviable. Un père aimant. Un client poli. Un joueur de tennis fair-play. D'accord. Sauf qu'une analyse ADN, ça ne mentait pas.

Un raseur. Un ringard. Un sympathique père de famille avec un petit secret, un léger dérapage, une minuscule éraflure biographique : un meurtre. Au demeurant, un parcours sans tache.

Marc s'était "procuré" quelques photos de Neuhart – en emportant le cadre à photo numérique posé sur son bureau, à la banque. Depuis déjà deux jours, il scrutait le visage de Gilles Neuhart. Debout sur la plage, en maillot de bain rouge, entre sa femme et sa fille de quatre ou cinq ans. Assis quelques années plus tard aux côtés de son épouse, à une table de fête. Le bras tendu, pointant fièrement du doigt sa toute nouvelle voiture. En train de décorer un arbre de Noël. Et puis sa fille, brandissant un cochon d'Inde, chantant à une fête de l'école, apprenant à nager avec papa. Enfin, tout le programme nuptial : arrivée du marié, arrivée de la mariée, échange des alliances et pièce montée.

Gilles Neuhart avait passé les vingt dernières années de sa vie à sourire innocemment au photographe, et Marc estimait qu'il

était de son devoir de journaliste de percer le secret de cet homme qui, trois jours auparavant, si on lui avait annoncé que sa vie allait changer bientôt, se serait sans doute contenté de hocher la tête sans y croire une seule seconde.

4

“Et pourquoi ont-ils décidé de rouvrir l’enquête ? demanda Pierre, quand Marc lui eut raconté ce qu’il savait.

— Parce que le meurtre n’avait pas été élucidé.

— Il l’a vraiment assassinée il y a trente ans ?

— Il y a vingt-sept ans.”

Pierre plissa le front, sceptique.

“Mais qu’est-ce qui les a poussés à rouvrir une enquête vieille de vingt-sept ans ?

— Neuhart a laissé des empreintes sur le lieu du crime, mais à l’époque, ils n’avaient pas les moyens techniques de les exploiter.

— Et il n’a commis aucun autre meurtre, ni avant ni après ?

— Non, pas que l’on sache, du moins.

— Attends, mais comment se fait-il qu’ils aient eu son ADN ?”

Pierre vérifiait les informations, comme toujours.

“Il y a quelques semaines, Neuhart a fait faire un test génétique pour démentir une paternité. Un amour de jeunesse qui voulait lui faire avaler qu’il avait un fils de dix-sept ans. Sa femme a menacé de demander le divorce, et il a couru dans un laboratoire pour donner un échantillon de salive.”

Pierre le regardait, stupéfait. Marc savait bien ce que son ami pensait. Que la vie était vraiment surprenante. Qu’elle nous jouait de ces tours... Être confondu pour un crime parce qu’on avait voulu réfuter un mensonge !

“La police a accès à ce genre d’analyses ? Je ne savais pas.

— Si tu savais à quoi ils ont accès...

— Et c’était un laboratoire privé, tu dis ?”

Marc ne répondit pas : il avait remarqué que Pierre était à deux doigts de rendre son verdict. Il se passait la main dans les

cheveux, comme il le faisait toujours avant de prendre une décision ou d'annoncer quelque chose.

Allez, vas-y. Donne-moi le feu vert. Marc jeta un coup d'œil au cuisinier qui étalait une fine couche de riz sur une feuille de nori, puis y disposait des bâtonnets de concombre qu'il saupoudrait de sésame. Couche après couche, l'homme poursuivit son œuvre, puis roula le tout en un gros boudin qu'il découpa en morceaux de taille égale.

“Alors, tu en dis quoi ?” demanda Marc en voyant la bouche de Pierre se plisser en une moue sévère.

Quand Pierre cédait tout en se reprochant secrètement de n'avoir pas été aussi carré que l'aurait exigé sa nouvelle position, son visage se fermait. Il n'était pas encore résigné, il ne voulait pas se conformer à ce poste qui l'empêchait même de déjeuner en paix chez le japonais. On leur servit le plat principal et Marc décida de repousser la discussion, pour la bonne raison qu'il avait faim. Ils attaquèrent leurs assiettes en silence. Il faisait une chaleur étouffante dans la salle. Quelle drôle d'idée d'avoir choisi un restaurant sans climatisation. D'un autre côté, il n'y avait pas un seul restaurant climatisé dans tout le quartier. Quant à attendre sur une terrasse bondée le bon vouloir d'un serveur débordé tentant de se frayer un passage entre les tables avec son plateau, ni l'un ni l'autre n'en avaient le temps.

Marc avait transpiré toute la journée. Debout, couché, assis, dans le métro, au bureau, pendant la conférence de rédaction, et maintenant ici. D'habitude, la rue Sainte-Anne était très animée à cette heure, mais aujourd'hui, même dans ce restaurant réputé pour être bon, il n'y avait que deux tables occupées. Le week-end approchant, dès qu'il faisait chaud, les Parisiens abandonnaient leurs appartements et se réfugiaient à la campagne, laissant leur ville aux bons soins des pigeons, de la poussière et des nuées de touristes.

Marc observait en douce le patron, un Asiatique trapu au visage sans âge, qui, lui, observait les passants. À intervalles réguliers, il échangeait avec sa femme, debout derrière la caisse, des regards inquiets. Seul le cuisinier travaillait avec constance, dans un flux serein de gestes réguliers et harmonieux, comme si, plutôt que de préparer des plats pour une clientèle devenue rare, il s'adonnait à la méditation.

“Je peux ? (Tout en posant la question au couple assis à la table voisine, Pierre tendit le bras pour attraper la sauce de soja.)

— Bien sûr, répondit la femme blonde en lui souriant, mais Pierre ne lui prêtait déjà plus attention.

— Et donc, tu veux essayer d’en apprendre un peu plus sur lui ?

— Oui, fit Marc.

— Je suis sûr que tu as déjà creusé et que tu n’as rien trouvé, je me trompe ?”

Pierre regarda Marc, sourcils froncés.

“D’ailleurs, qu’est-ce qui te fait croire que cette histoire vaut le coup ?”

Pour être honnête, Marc n’était pas bien convaincu lui-même de la “valeur journalistique” de l’histoire. Le journal avait une quarantaine de pages pour rendre compte du monde, et vu l’agitation politique et sociale actuelle, il n’y avait pas vraiment de place pour un Gilles Neuhart, pour ses motivations, ses doutes et ses scrupules. L’encart de dix-sept lignes que Marc avait écrit dans la fournaise d’un bureau paysagé, entouré de visages fermés sur lesquels irradiait la lueur des écrans, semblait largement suffisant. Consciencieusement, il avait entrepris de passer en revue les cinq grandes questions.

Qui ? Gilles Neuhart.

Où ? Dans un appartement proche de la gare Montparnasse.

Quand ? Au début des années quatre-vingt.

Quoi ? Un meurtre.

Pourquoi ?

Pourquoi, pourquoi... Toi et tes sempiternels pourquoi, aurait dit son grand-père. Avec des pourquoi, on ne va nulle part. Avec des pourquoi, on n’achète rien. Ce n’est pas avec des pourquoi qu’on se trouve une femme, qu’on fait des enfants, qu’on conquiert le monde... Sauf que Marc n’avait aucune intention de conquérir le monde, du moins pas selon la feuille de route que son grand-père maternel avait établie pour lui dans les moindres détails. D’ailleurs, il n’en avait pas besoin : à l’inverse de son ancêtre qui avait dû parcourir un long chemin pour arriver là où il voulait, Marc, lui, avait appris les bonnes manières à Neuilly. Il avait grandi loin des quartiers sensibles, loin du bruit, de la décrépitude et de la violence. Là où, du moment qu’on

n'entamait pas trop la couche de vernis, même les soucis avaient quelque chose d'élégant.

Alors, son intérêt pour Neuhart venait-il de la minutie maniaque avec laquelle celui-ci avait tenté de se construire une vie, cette minutie qui lui rappelait la monotonie de son enfance ? Était-ce pour cela qu'il cherchait le mobile, l'élément déclencheur, la rupture, le pourquoi ?

Pourquoi un jeune homme bien sous tous rapports en venait-il à étrangler une prostituée ? Et comment une escort bien établie rencontrait-elle un homme pareil ? D'où tenait-il l'argent pour s'offrir une telle femme ? Et pourquoi, pourquoi, pourquoi l'étranglait-il plutôt que de prendre du plaisir avec elle ? S'était-elle moquée de lui ? Rien de ce qu'il avait trouvé sur Neuhart ne laissait entendre qu'il était de ces hommes incontrôlables qui s'emportaient et tuaient une femme sous le coup de l'émotion. Mais si le déclencheur n'avait pas été la colère, alors de quoi s'agissait-il ? Il voulait savoir.

## 5

Après avoir repoussé son assiette, Pierre avait encore trouvé un autre pourquoi. Évidemment.

“Dis-moi plutôt, dit-il en regardant Marc d'un air amusé, pourquoi tu veux t'occuper d'un gars comme Neuhart.”

Pierre le connaissait bien, et il connaissait la réponse. Marc Rappaport, qui avait passé son bac au très privé collège Stanislas, qui était sorti d'Henri-IV parmi les premiers, qui avait ensuite fait Normale sup *et* Sciences-po, n'écrivait rien d'autre depuis cinq ans que des articles sur des meurtres, des crimes sexuels et des scandales financiers, empilant sans fin des faits sous lesquels il faisait disparaître la complexité du vivant. Et là encore, c'était l'aspect factuel de l'histoire qui avait occupé son esprit jusqu'ici. Qu'une nouvelle méthode d'analyse permette, vingt-sept ans après le crime, de confondre un homme calme et équilibré, toujours prêt à rendre service, c'était le genre de choses avec lesquelles on



pouvait faire oublier leurs soucis aux lecteurs, le temps de lire dix-sept lignes, oui. Avait-il à présent l'intention d'aborder les grandes questions métaphysiques ? Non, pas vraiment. Mais il voulait au moins comprendre ce que l'expérience définitive de la mort avait entraîné chez quelqu'un comme Neuhart. Avait-il des remords ? Avait-il, durant toutes ces années, pensé à Émilie Thevenin ? Le meurtre avait-il changé le cours de sa vie ? Était-il devenu un autre homme ? Ou bien avait-il effacé la prostituée de sa mémoire ? Et si tant est qu'il y fût parvenu, comment, par quels moyens avait-il pu retrouver la paix ?

Des questions, des questions, toujours des questions. Et une seule conclusion : il vieillissait, il perdait peu à peu de son mordant, comme Pierre, dont la mine était si pincée, maintenant, que Marc n'avait aucun doute sur la suite. Le rédacteur en chef allait céder. Allez, d'accord, dirait-il, je te donne une semaine pour tes recherches, une semaine, pas plus. Et bien sûr, à peine sorti du restaurant, il regretterait sa décision et confierait à son ami la fastidieuse page locale pour une période d'expiation d'au moins dix jours. Ce qu'il regretterait aussi. Si bien qu'un soir, il sonnerait chez Marc avec une bouteille de pomerol et un petit sourire en coin. Je peux entrer ? demanderait-il. Promis, je ne regarde pas. Alors, Marc ouvrirait la porte, les deux hommes iraient dans la cuisine et Marc aurait un peu honte en faisant disparaître les assiettes sales dans l'évier. Ça ne fait rien, laisse, protesterait Pierre en ouvrant la bouteille. Ils la videraient sans un mot, et Marc irait ensuite chercher la bouteille de scotch. Il enverrait Pierre chez l'arabe du coin parce qu'il faut du citron pour préparer un whisky *sour*, et tandis qu'il presserait le citron, Pierre, planté devant la fenêtre de la cuisine, perdu dans la contemplation de la façade de l'immeuble d'en face, se plaindrait de ses nouvelles responsabilités qui le barbaient terriblement. Il serait sérieux. Il était toujours sérieux dans ces moments-là. Il réitérerait sa plainte comme une formule magique capable de le renvoyer dans le royaume de sa jeunesse, à cette époque où tous deux appelaient à la lutte contre l'ordre établi et croyaient être les détenteurs de la vérité, les sauveurs du monde à venir. Plus tard, dans la nuit, ils finiraient par s'installer au salon pour écouter Bob Dylan, Nick Cave, Patty Smith ou ce que la vieille collection de vinyles

de Marc aurait d'autre à leur offrir. Dans l'immeuble d'en face, les dernières lumières s'éteindraient tandis que Pierre jouerait quelques accords simplistes sur la guitare désaccordée de Marc, relique d'une époque bel et bien révolue. Et comme toujours, en regardant son ami écorcher lamentablement *Boots of Spanish Leather* et *Ballad in Plain D*, assis en tailleur sur le tapis, Marc se demanderait quels étaient ses propres stratagèmes et par quelle mauvaise foi il tentait lui-même de se voiler la face.

Où en était-il, finalement ? Il habitait toujours le trois-pièces que ses parents (ou plutôt sa mère) lui avaient aménagé dans l'un des immeubles dont ils étaient propriétaires. Il conduisait toujours le même tas de ferraille. Il n'avait toujours pas renoncé à l'espoir d'écrire un jour sa thèse. Il subissait toujours le discours de sa mère qui trouvait régulièrement "tellement dommage qu'il ne soit pas parti s'installer à Berkeley avec Béatrice, son (soi-disant) grand amour d'autrefois". Il refusait toujours catégoriquement de faire plus dans la holding familiale que de siéger au conseil d'administration, ce qui se résumait à prendre place deux fois par an dans une salle de conférences avec sept représentants des salariés, le PDG Alain Toulouse, sa mère et ses trois cousines cinglées, pour voter telle ou telle décision avant d'aller déjeuner avec tout ce beau monde. Mais était-ce parce qu'il se contentait de peu ? Pour éviter d'être à la charge de quelqu'un ? Ou bien se cantonnait-il à cette vie étriquée par simple paresse ? Combien de possibilités, parmi celles qu'offrait la vie, avait-il finalement essayées ? Avait-il modifié ne serait-ce qu'une seule des coordonnées qui définissaient son existence bien réglée ? S'était-il un jour seulement impliqué dans une relation avec un autre être humain ? Avait-il assumé la responsabilité de quelqu'un ou de quelque chose ? Cela dépendait de ce qu'on entendait par "responsabilité". Selon la définition admise par les différents membres de sa famille, Marc était quelqu'un qui, par paresse, par faiblesse et par habitude, n'était pas encore descendu du piédestal depuis lequel la jeunesse se plaisait à jeter des regards méprisants sur le monde répugnant des adultes. Quelqu'un qui n'avait pas encore appris à transiger, ce que tout le monde finissait par faire. Marc laissait les membres de sa famille perplexes. Mais leurs reproches ne l'atteignaient pas vraiment. Ils ne trouvaient que rarement écho en lui.

Ce n'étaient que des pensées nocturnes qu'il faisait disparaître au matin avec la première gorgée de café noir. Une fois la radio allumée, dès qu'une voix de baryton lui récapitulait le monde en quelques mots brefs et précis, la fièvre habituelle le reprenait et il savait à nouveau pourquoi il faisait ce qu'il faisait. Au matin, tout rentrait dans l'ordre et il ne restait de l'apitoiement sur son sort qu'un vague arrière-goût dont il avait un peu honte.

Par chance, la porte s'ouvrit et un courant d'air frais se faufila jusqu'à leur table. Un touriste, espagnol ou sud-américain à en juger par ses traits, entra dans le restaurant, un guide de voyage à la main. Que pouvait-il bien faire ici, dans cette rue sans charme, bien trop authentique pour un touriste ordinaire visitant Paris ? Et effectivement, il n'avait pas l'air bien à son aise, mais il était trop tard pour reprendre le chemin de la sortie : le patron l'avait rejoint avec la carte et lui attribuait d'autorité une place près de la fenêtre.

“Et Déborah ? (Pierre s'essuya le coin des lèvres avec sa serviette.)

— Quoi, Déborah ?

— C'est à nouveau fini entre vous, c'est ça ?”

Il sentit sur lui le regard de Pierre et ne réagit pas.

“Si je pose la question, c'est parce qu'apparemment, tu comptes te servir de cette histoire ridicule pour ne pas t'occuper de ta vie.”

Le touriste, pas vraiment convaincu, s'assit quand même devant le cocktail de bienvenue qu'on lui avait mis sous le nez avant qu'il ait pu suspendre sa veste au dossier de sa chaise.

“Cette fille est vraiment bien, tu sais. Vraiment très bien. Ça aurait pu marcher entre vous. Elle aime bien ce grand crétin que tu es. Ne me demande pas pourquoi, mais elle tient à toi.”

Pierre se cala contre le dossier de sa chaise, les bras croisés derrière la tête. Marc savait que s'il le laissait faire, Pierre allait entamer son célèbre discours sur “Marc et les femmes”.

“Bon alors, coupa-t-il, c'est oui ou c'est non ?

— Comment se fait-il que tu ne puisses jamais t'engager dans une relation ? C'est quoi ton problème ?”

Son problème ? Il n'en avait aucun. Il ne voulait pas avoir à vivre comme Pierre. Il ne voulait pas d'une femme qui le choie, pas d'enfants pendus à lui, pas de maison de campagne où il se croirait obligé d'aller parce qu'il y avait un crédit à payer sur les

vingt prochaines années, pas de berline familiale qui sentait le chien, pas d'assurance vie, pas de livret d'épargne. Il aurait pu continuer la liste longtemps, mais on pouvait aussi résumer les choses autrement : il ne voulait surtout pas avoir à sonner à la porte de son vieil ami à dix heures et demie du soir pour se retrouver ensuite à trois heures du matin à gratter du Dylan sur une guitare désaccordée en pleurant sur ses folles années.

“Je ne te comprends pas. Je ne te comprends vraiment pas. Il serait temps de grandir un peu. Elle est intelligente, drôle, sexy, indépendante...”

Et juive. Ce qui faisait qu'au bout de deux petites semaines seulement, elle avait voulu l'emmener à la bar-mitsvah de son neveu et, quelques jours plus tard, à l'enterrement de son grand-oncle Édouard. Qu'elle téléphonait chaque jour à sa mère et se disputait chaque jour avec elle. Qu'elle ne cachait rien, mais alors vraiment rien, à ses trois amies du Mouvement de jeunesse sioniste. Noémie, Mimi et Nilli savaient tout de lui. Cela se voyait à la manière dont elles le regardaient. Elles connaissaient ses plats préférés, sa position préférée pour dormir, son adresse et les caresses que Déborah lui prodiguait pour qu'il jouisse. Pendant trois semaines, ils avaient eu une vie sexuelle dévergondée, si effrénée et excitante qu'il lui suffisait d'y penser pour avoir une érection, et puis les questions avaient commencé.

Est-ce que son travail lui plaisait ? Oui.

Combien d'années d'études avait-il fait ? Beaucoup.

Avait-il déjà enseigné ? Non.

Avait-il des frères et sœurs ? Non.

Était-il obligé de boire un whisky chaque soir ? Oui.

Pourquoi ne portait-il jamais de cravate ? Silence.

Depuis combien de temps connaissait-il Pierre ? Une éternité.

Pierre était-il son meilleur ami ? Oui.

Mais alors, pourquoi n'avait-il pas été augmenté ? Silence.

Le fait qu'il ne lui disputerait jamais sa place n'était-il pas aussi ce qui plaisait à Pierre ? Silence.

Est-ce qu'il n'avait pas envie de gravir les échelons ? Non. Il n'avait absolument aucune ambition sur ce point.

Pourquoi sa mère ne s'était-elle pas convertie ? Et se sentait-il juif malgré tout ? Qu'est-ce qui lui plaisait dans le fait d'écrire

sur des meurtriers ? Pourquoi ne s'était-il jamais marié ? Parce qu'il n'aimait pas les enfants ?

Lui, ne pas aimer les enfants ? N'importe quoi. Bien sûr qu'il aimait les enfants. Bon, peut-être pas autant qu'il aimait le chien de Pierre...

Et que dirait-il si elle se retrouvait enceinte ?

Ce qu'il dirait ? Il s'était assis sur le lit et l'avait regardée.

Pourquoi ? Tu es enceinte ?

Non, avait-elle répondu, c'était juste une question.

Ça aussi, c'était juif. Un monde au conditionnel. Un monde plein de *devrait, aurait, serait, pourrait*, plein d'hypothèses. Il n'était pas à la hauteur. Le présent lui suffisait. Et s'il en venait à formuler des hypothèses pour un avenir proche, ce n'étaient que des hypothèses sur l'assassin Gilles Neuhart.

“Bon, alors ? (Il regarda Pierre, qui demanda l'addition.) Allez, je te passe les clefs de mon appart et tu peux jouer sur ma Gibson ce week-end.

— Parce qu'en plus, tu as l'intention de partir ?

— Il faut que je fasse le tri dans ce qu'on a, oui.

— Ce qu'on a ? Je ne vois rien, moi, dit Pierre. Bon. Quatre jours. (Ils s'étaient levés.) Mais en échange, tu prends le morveux.”

Le morveux, c'était le stagiaire de la rédaction, fils de la troisième femme d'un gros actionnaire. Si le morveux avait jamais éveillé la moindre sympathie chez l'un des collègues, elle avait aussitôt été réduite à néant par la manie qu'il avait d'enchaîner questions et suggestions sans s'arrêter. Ça, oui, le petit gars était motivé. Mais était-ce parce que beau-papa faisait partie du conseil d'administration ? Sans doute pas. À cet âge, on était toujours ambitieux. C'était bien ce qui faisait qu'on trouvait les jeunes sympathiques, pas vrai ? Non, c'était ce qui faisait qu'on les trouvait encombrants.

## 6

Il s'apprêtait à appeler Carletti quand Pierre se planta devant son bureau avec le jeune homme, et Marc put voir sur les visages